

# Terre- des-Fins

**ZOE**

Bruno Pellegrino  
Aude Seigne  
Daniel Vuataz



TERRE-DES-FINS

DES MÊMES AUTEUR·E·S  
AUX ÉDITIONS ZOÉ

*Stand-by*, saisons 1 et 2, 2018 et 2019,  
Prix de la relève de la Fondation vaudoise  
pour la culture

Bruno Pellegrino, Aude Seigne,  
Daniel Vuataz

# TERRE-DES-FINS

**ZOE**

*Ce roman a été écrit sur invitation du Mudac,  
Musée cantonal de design et d'arts appliqués  
contemporains, Lausanne, à l'occasion de son exposition  
Train Zug Treno Tren. Rencontrons-nous à la gare  
(18.06 – 25.09. 2022).*

**mudac 10**

*partenaire principal* **Julius Bär**

*soutien à l'écriture*



© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse,  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2022  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture : Notter + Vigne  
Illustration : Maxime Drouet, © [manksimedrouet](http://manksimedrouet.com)  
ISBN 978-2-88907-016-9  
ISBN EPUB: 978-2-88907-017-6  
ISBN PDFWEB: 978-2-88907-018-3

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de  
la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

# 1

Mes graffitis quitteront jamais cette ville. Je le dis sans tristesse, je vois juste les choses en face : les wagons que je peins, ils dorment aux entrepôts, fin de l'histoire. C'est Zed qui fait les trains de la gare, ceux qui s'en vont. Si quelqu'un le chope, il est mort, mais personne le chope et ses graffitis voient du pays. Il y en a même qui reviennent – quand on attend dans les hautes herbes l'arrivée du convoi, c'est toujours le suspense.

Ce matin Zed voulait pas que je vienne avec, ou faisait semblant de pas vouloir.

— Tu vas me ralentir.

J'ai pas compris pourquoi il disait ça. On bosse en tandem, on l'a déjà fait un million de fois, en plus le passage à niveau est tout près de la cabane et j'ai jamais rien ralenti. Les bons jours il nous appelle l'équipe de choc. Pas ce matin. J'ai commencé à protester mais tout s'est

collé dans ma bouche. Quand ça arrive je me la ferme sinon ça empire. Zed est sorti de la cabane un peu plus tard, il m'a lancé son regard silencieux, je l'ai suivi.

L'été, la nuit se fatigue pas pour exister, le soleil se couche tard et c'est tout de suite l'aube, qui dure des heures. La lumière ressemble au lait qu'on coupe avec beaucoup d'eau les mauvais mois pour avoir plus. Je me force à aller lentement pour laisser Zed être devant – aucune envie de m'en prendre une de si bon matin. Il tousse tous les cinq pas dans sa polaire, ça me rappelle maman. L'herbe mouille mes chevilles, je marche dans le chemin provisoire que Zed crée.

Voir des graffitis qui reviennent c'est du bonus, mais on est pas dehors pour le plaisir ou la couleur des paysages. On peut pas se permettre de rater le passage du train. C'est arrivé cet hiver quand Zed s'est pas réveillé après une nuit au café des Mineurs. Je l'ai secoué, il m'a insultée, il s'est vomi sur les jambes et je pouvais pas y aller sans lui, une seule personne c'est pas une équipe de choc. On a bouffé du cochon d'Inde jusqu'aux beaux jours. Zed, on lui voyait les os sous les joues.

Quand on arrive au passage à niveau, il s'arrête en faisant le geste de silence. Je m'accroupis au bord du chemin de fer. La route qui passait ici a disparu depuis longtemps sous les herbes et il y a jamais eu de barrière. Maman

racontait des histoires d'accidents de l'époque où les trains circulaient plusieurs fois en une seule journée, dans les deux sens. Il reste le panneau qui dit « Attention aux trains », et qui précise « Arrêtez-vous, regardez, écoutez ».

Autour de nous, les herbes font onduler la plaine. Le soleil est juste derrière la montagne, il va bientôt sortir, ça aidera. Je ferme les yeux pour l'encourager. J'entends des cailles marcher pas loin et je revois mon rêve de cette nuit. Papa qui s'éloigne de moi, il part travailler à la mine, je veux le supplier de pas y aller mais les mots se collent dans ma bouche. Il va tourner la tête, il y a un problème avec son visage et je me réveille.

On entend le train avant de le voir. Un chantonement qui remonte le chemin de fer, un sifflement qui grandit. Je le capte en premier, Zed a besoin de plus de temps, ensuite il tilte et me fait signe.

— T'es prête au moins ?

Le convoi apparaît, une lumière au loin comme si un lac se formait et inondait l'air. Je plisse les yeux. La locomotive, aucune surprise, c'est toujours le même modèle, la chromée. Je sais pas si personne a eu l'idée de la peindre ou si elle est systématiquement nettoyée à la capitale, mais elle rutille. Un mot de maman, rutille. Elle expliquait : propre comme un sou neuf, et papa ajoutait : belle comme un camion.

Deux choses qu'on voit pas souvent ici où tout est crade, des billets de banque froissés aux vieilles jeeps qui montent de la gare vers la mine.

J'ai froid, j'ai vraiment froid, j'entoure mes genoux avec mon pull en attendant qu'on passe à l'action. La locomotive approche, j'arrive pas à distinguer ce qu'elle traîne derrière elle. Des fois c'est juste des wagons nettoyés, mais le plus souvent ils portent des graffitis justement, les noms de la jeunesse du coin, des trucs peints dans tous les sens, des dédicaces pour personne, des blazes de copains biffés après des embrouilles que tout le monde a oubliées. Je dis la jeunesse du coin mais c'est ma façon de parler, à part Zed et moi il y a plus grand-monde.

Les grandes années, celles des parents, le convoi tirait jusqu'à vingt-cinq wagons marchandises et dix autres qui transportaient vraiment des gens. La compagnie vendait des carnets de tickets pour des voyages plus sûrs, plus ponctuels et plus confortables, c'était écrit sur les affiches comme si on était une destination de vacances. J'arrive pas à me représenter tous ces visages qui défilaient dans la plaine. J'ai pas connu les grandes années. Depuis que je suis petite c'est toujours le même topo : la locomotive, un seul wagon passager pour stocker la bouffe fraîche, et ensuite wagon-plateforme,

wagon-plateforme, wagon-plateforme, wagon-plateforme, parfois pendant vraiment longtemps. Et une seule fois par mois.

Ces temps Zed est d'une humeur chienne. Ça serait une bonne journée pour revoir le wagon-conteneur avec l'immense TERDEF posé au rouleau, ou même le wagon-plateforme recouvert de tags du temps où Zed était mioche. La cerise ce serait le wagon-citerne sur lequel il a peint ses trois lettres en géant. Sa plus belle pièce, il dit, mille ans qu'on l'a pas vue. Ça lui remettrait peut-être le sourire.

Le convoi grince en freinant, il ralentit jusqu'à la vitesse de la marche à hauteur du passage à niveau – c'est pour ça que notre cabane on l'a construite si loin de la ville, pour pouvoir se servir en premier, c'était stratégique. Zed serre la mâchoire. On a pas besoin de se parler, on connaît le boulot. Il laisse passer la locomotive, se redresse et observe la première voiture, un wagon passager avec des vieux graffitis mais pas les siens, des trucs amateurs qui méritaient pas de faire tout ce voyage. Zed s'assombrit encore. Il marche à côté du train pour se mettre dans l'élan, patiente avant de tendre le bras, attrape une poignée et grimpe sur le premier wagon-plateforme. Je me lance mais mon genou cogne contre le bord, Zed me rattrape par le bras et me tire vers lui.

— Putain t'es nulle ou tu le fais exprès ?

J'ai eu peur, Zed a déjà déclié deux sangles alors je l'aide. Les marchandises sont protégées par des bâches solidement fixées, le train pourrait traverser un ouragan, rien bougerait. Il y a des bidons d'huile de moteur et de friture, on en prend un de chaque qu'on balance par-dessus bord, ils roulent dans les herbes sans rebondir. On fait pareil avec une douzaine de conserves de thon et la même chose de maïs doux. Zed bourrine sur les sangles qui se détendent en claquant, il s'enfile sous les bâches et trouve des planches, des clous, même quelques ampoules qu'il dépose au bord des voies en se mettant à plat ventre. L'électricité marche pas du tout à la cabane et pas tout le temps en ville, sauf au café, à la gare et aux entrepôts. Les ampoules c'est pour échanger, peut-être contre de nouvelles couleurs si on trouve.

C'est une bonne récolte, Zed est content.

— Avec tout ce qu'on a jeté du train on tient tout le mois.

Je trouve ça frustrant, la quantité de bouffe qu'on laisse, on est jamais sûrs de ce qu'il y aura dans le prochain convoi et j'ai constamment la dalle. Après le virage, les deux sommets de la montagne au niveau de Lac Glauque apparaissent et c'est le signal, Terdef approche et Zed se prépare à sauter. Je le retiens par l'épaule. Viens on tente le wagon passager, y aura sûrement du frais. Je prononce ces deux phrases

sans buter sur les mots, c'est l'adrénaline qui me dope.

— Non arrête on fait jamais ça.

Il a peur, plus que moi et ça me plaît. J'ai un pied tout au bord du wagon-plateforme, l'autre sur la réglette mobile du wagon passager, le chemin de fer me file sous les jambes. Zed flippe.

— Fais pas ta gamine on est presque à la gare.

Pas de cadenas sur la porte, il suffit d'abaisser la poignée et elle s'ouvre. Je m'engouffre, Zed me suit. Les lampes sont éteintes, et les vitres recouvertes de graffitis laissent presque pas entrer la lumière, on cligne pour habituer nos yeux. D'un côté du wagon, ils ont viré les banquettes pour mettre des palettes, je repère des oignons et des patates, des betteraves, des tomates et un ananas. Il y a aussi un caisson réfrigéré, ça c'est prometteur. L'autre moitié du wagon a la gueule que ça devait avoir l'époque, des banquettes en carré autour de tablettes où j'arrive à imaginer des familles jouer aux cartes. Des grands sacs en jute sont calés sur les sièges. Riz, pâtes ou haricots séchés je parie.

— Bon alors bouge-toi allez !

Zed dit ça avec colère mais je vois que ça l'excite. Je coince le bas de mon pull dans mon pantalon, je serre fort la ceinture, et je tire sur le col pour faire passer les pommes de terre. Elles s'empilent contre mon ventre, froides

d'avoir passé la nuit dans le wagon mal isolé. Je ramasse l'ananas et Zed fait non de la tête, les yeux très grands.

— T'es tarée ça va se remarquer !

Je contemple les tomates, il y a longtemps que j'en ai pas vu. Ça me fait saliver mais je sais que Zed est pas pour non plus. Ce qu'on ramasse ici, c'est tout ça en moins pour Terdef, et Zed dit qu'en ville ils ont autant la dalle que nous.

J'avance vers le caisson réfrigéré et je repère un sac plus grand que les autres sur une banquette. Il pourrait y avoir du lourd, peut-être même des olives ou du miel, et là le sac se met à remuer. C'est pas possible, je veux dire à Zed, c'est des poulets vivants ou quoi, mais un visage blanc se dessine dans la pénombre. Le visage d'une dame qui se frotte les yeux en se dégageant d'une couverture épaisse. Avant que je comprenne, une voix étonnée nous demande qui nous sommes, si nous sommes arrivés à la gare, si c'est déjà Terre-des-Fins.

J'ai le temps de rien à part plaquer une main contre la bouche de la dame qui se met à paniquer. Zed arrive juste après et frappe à la mâchoire, avec le revers de sa main, une gifle que je connais bien.

— T'es qui toi putain ? Tu fous quoi dans notre train ?

La dame répond pas parce que j'ai encore la main sur son visage, Zed hurle en faisant le moins de bruit possible.

— Tu vas nous faire repérer! Tu fermes ta gueule ou je te bute!

Mon pull glisse hors de mon pantalon, les pommes de terre rebondissent sur le plancher avec des bruits de petites balles, je lâche la dame et nos regards se trouvent, s'accrochent un petit moment. Elle se met à crier, Zed lève une deuxième fois la main, la dame ferme les yeux et se protège le visage avec les bras, cette fois le coup de Zed produit un bruit métallique et il jure. Quelque chose tinte dans l'obscurité en tombant. Il se tourne vers moi, la main entre les cuisses.

— Elle m'a fait mal la conne! Vas-y on se casse.

Il donne un coup de pied à la porte arrière. La lumière entre en même temps que l'autre porte s'ouvre, directement sur la locomotive. Anatoli se tient dans l'encadrement, il m'a vue, ça sert plus à rien de fuir. Je reste plantée, les mains en l'air pour montrer qu'elles sont vides. Il a du cambouis sur l'avant de sa salopette.

— Mince, Liv, encore toi? T'en as pas marre de tes petits raids minables?

Zed a eu le temps de s'échapper. Il se fait jamais choper.

Anatoli aide la dame à se relever, il lui demande si ça va. Elle se frotte le poignet, ramasse l'objet tombé par terre, une montre qu'elle observe un long moment en faisant tourner la petite molette dorée et en tapotant le

verre avec un ongle immense et blanc. Ses mains tremblent.

— Elle est cassée.

La dame est très pâle dans la lumière, elle me regarde comme si c'était ma faute, je m'excuse pas. Elle a eu de la chance. Si Zed s'était pas fait mal en cognant la montre, elle l'aurait eue, sa raclée. Anatoli plisse son grand front chauve vers moi.

— Je te passe les menottes ?

Je lui offre mes poignets, il soupire, remet ses mains dans les poches. Les mécaniciens ont pas de menottes.

— En revanche je dois avertir Isobel. Navré Liv, tu connais les règles.

Il retourne dans sa locomotive mais laisse la porte ouverte pour parler dans sa radio en me surveillant de l'œil. Je vais pas m'enfuir, j'aurais pas de raison de le faire cette fois-ci plus que les autres. Je regarde la dame qui masse sa mâchoire. Elle a l'air assez secouée. Elle porte des boucles d'oreille en forme de triangle qui rutilent de chaque côté de son visage. Ses longs ongles, une robe fendue, qu'est-ce qu'elle fabrique ici ? J'ai l'impression qu'elle va pleurer ou vomir.

Des à-coups puissants nous déséquilibrent, ça grince des rails jusqu'au toit, les pommes de terre roulent partout, mon épaule tape la paroi, la dame s'accroche à son siège. C'est le dernier